L'ETHNOLOGIE ET SON OBJET

DISCOURS PRONONCÉ À L OUVERTURE
DE LA SÉANCE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ FINNO-OUGRIENNE
LE 2 DÉCEMBRE 1911

PAR

ÉMILE SETÄLÄ

HELSINGFORS
SOCIÉTÉ FINNO-OUGRIENNE

L'ETHNOLOGIE ET SON OBJET

DISCOURS PRONONCÉ À L'OUVERTURE
DE LA SÉANCE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ FINNO-OUGRIENNE
LE 2 DÉCEMBRE 1911

PAR

EMILE SETÄLÄ

HELSINGFORS
SOCIÉTÉ FINNO-OUGRIENNE

HELSINGFORS 1915
IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ DE LITTÉRATURE FINNOISE

Le titre complet de notre Société est: »Société Finno-Ougrienne de linguistique, d'archéologie, d'histoire ancienne et d'ethnographie». De ces branches de travail scientifique, la linguistique et l'archéologie ont un sens parfaitement clair quant à leur compréhension et leur extension. Le terme d'»histoire ancienne» a été visiblement choisi avec un sens plus large ou plus restreint que celui de »préhistoire». La préhistoire étudie, dans la vie de l'homme et des peuples, l'époque de laquelle on ne possède pas de documents écrits contemporains; en choisissant le terme d'»histoire ancienne» on a donc nettement voulu ajouter au domaine d'études de la Société l'histoire ancienne des peuples finno-ougriens, même postérieure à la préhistoire, mais en excluant d'autre part l'histoire plus récente, histoire politique, et aussi histoire de la civilisation moderne. L'»histoire ancienne» au sens le plus large embrasse aussi la science qu'on appelle ordinairement du nom d'»archéologie»; comme ces deux branches sont ainsi nommées côte à côte, il faut donc ou qu'elles définissent deux notions qui ne sont pas absolument coordonnées, ou que, sous le nom d'»histoire ancienne», on ait eu en vue seulement les périodes les plus reculées de l'âge historique.

Mais qu'entend-on alors par le terme »kansatiede», qui figure dans le titre finnois de la Société, à côté des termes de linguistique et de l'archéologie? Dans les éditions suédoise et française des statuts de la Société, ce terme est traduit par »etnografi, ethnographie». Mais ce terme ne peut nous être d'un grand secours, car il a été employé avec des significations très différentes.

C'est ainsi que, p. ex., Friedr. Müller, dans son »Allgemeine Ethnographie», traite surtout des rapports des races humaines et des groupes ethniques, et de leur distribution géographique. L'ethnologiste américain M. D. G. Brinton, dans un projet de classification des sciences relatives à l'homme, ou, comme il les appelle d'un terme commun, de »l'anthropologie»,[1] a également proposé de donner le nom d'ethnographie à »l'anthropologie géographique et descriptive».

Si d'autre part nous prenons un travail comme l'»Ethnographie von Ungarn» de P. Hunfalvy, nous voyons qu'il y a conçu l'ethnographie comme un exposé de l'histoire des manifestations de l'activité de divers peuples et familles ethniques dans un domaine déterminé: l'auteur indique spécialement que, dans son Ethnographie, il n'a consacré que »peu de place à exposer la forme sous laquelle la nature nous montre l'homme». Mais il déclare avoir accordé d'autant plus d'attention »aux manifestations de l'activité de l'homme dans l'histoire, c. à d. à l'exposé de l'homme par lui-même». Quand je faisais mes études à Leipzig, j'ai suivi un cours particulièrement intéressant du professeur A. Leskien, dont l'objet était »Ethnographie und ältere Geschichte der slavischen Völker», et où l'ethnographie avait été conçue à peu près comme chez Hunfalvy.

On entend souvent dire que l'»ethnographie» est l'exposé d e s c r i p t i f d'un groupe ethnique quelconque. Le célèbre ethnologiste anglais M. Alfred Cort Haddon dit dans un de ses articles »Ethnology: its scope and problems»[2] qu'»on donne parfois le nom d'ethnographie à la description d'un groupe de la race humaine; en ce sens l'ethnographie serait donc une étude monographique qui, outre les caractères physiques et psychologiques

---

[1] Proceedings of the Association for the Advancement of Sciences 1892.

[2] Publié dans Congress of Arts and Science, vol. V (pp. 549-570), Universal exposition St Louis 1904, Cambridge 1906, et traduit en suédois par C. V. Hartman avec autorisation de l'auteur, sous le titre „Etnologien, dess mål och uppgifter“ comme première partie du travail „Vetenskapen om människan“ (Populära etnologiska skrifter, utgifna under redaktion af professor C. V. Hartman. 3. Stockholm 1911).

du groupe étudié, embrasserait tout ce que ce groupe a créé, produit et pensé». A un autre endroit du même article il remarque expressément que l'ethnographie, conçue en ce sens, doit être »une étude monographique qui renferme aussi l'anthropographie, l'ethnologie et la psychologie monographiques». C'est à cette conception de l'ethnographie comme étude descriptive d'un peuple donné que s'est aussi rallié, dans l'article correspondant de notre Encyclopédie finnoise (Tietosanakirja), le représentant des sciences ethnographiques à notre université, M. U. T. Sirelius. »L'ethnographie», dit-il, »est une science dont l'objet est l'exposé descriptif des peuples».

Dans la pratique le terme d'ethnographie semble de plus en plus prendre un sens différent. Si par exemple nous envisageons la série des »Travaux ethnographiques» publiés par la Société Finno-ougrienne, nous y trouvons bien des recherches descriptives; mais un ouvrage tel que »Die sperrfischerei bei den finnisch-ugrischen völkern» ne serait regardé ni par l'auteur, M. Sirelius, ni par personne comme un travail purement descriptif: l'objet de l'ouvrage précité est en effet, tout en présentant en abondance des matériaux descriptifs, d'éclaircir le développement génétique et historique des formes de la pêche chez les peuples finno-ougriens. Mais le trait commun à tous les travaux de cette série ethnographique publiée par notre Société, c'est qu'ils ne traitent que de l'ethnographie dite *matérielle*.

Le terme finnois »kansatiede» s'emploie aussi pour correspondre à un autre terme technique étranger, celui d'»ethnologie»; mais ce dernier mot a une signification aussi peu stable que celui d'ethnographie. On a souvent appelé »ethnologie» la science qui traite de la classification et de la diffusion géographique des races humaines et des groupes ethniques: c'est cette branche dont traitaient surtout les »leçons d'ethnologie» de M. A. Castrén. Mais cette signification a été abandonnée, et le terme d'»ethnologie» a commencé à être employé dans un autre sens: on entend sous ce nom la science historico-génétique des peuples, celle qui, partant de la connaissance des usages populaires, mais aussi de la culture matérielle et intellectuelle des peuples en général et de la »psy-

chologie des peuples», étudie l'origine et le développement de la civilisation humaine et les lois de ce développement. C'est ainsi que, dans son article précité, M. Brinton propose d'appeler ethnologie l'»anthropologie historique et analytique» (le terme d'»anthropologie», comme on l'a noté tout à l'heure, est employé ici dans le sens général de science de l'homme). Enfin, on peut entendre sous le nom d'ethnologie la science des peuples au sens le plus large, dénomination générale de la science qui traite de l'homme en tant que membre d'une s o c i é t é. En lisant p. ex. la fin de l'article de M. Haddon, on arrive à la conclusion que c'est bien sa propre conception de l'ethnologie; mais au début de ce même article il dit qu'on a reconnu le mot d'»ethnologie» comme »un terme désignant l'étude comparative des »groupes humains»; il en résulterait que les recherches descriptives sur le groupe humain ne seraient pas de l'»ethnologie».

Bien des savants peuvent regarder une discussion sur la classification des sciences comme ayant assez peu d'importance, puisque le travail scientifique lui-même amènera en fin de compte une délimitation graduelle de chaque science, et que différentes sciences ne peuvent somme toute être délimitées avec précision l'une par rapport à l'autre. En tout cas il faut reconnaître néanmoins que l'incertitude et la variation des dénominations est au fond un obstacle aux recherches, d'autant plus que cette incertitude, dans le cas présent, prouve que ce sont les rapports mêmes entre les différentes branches de la même science qui sont mal établis. C'est pourquoi il y aurait incontestablement un grand avantage à fixer tant soit peu les idées sur la dénomination et laconception des disciplines scientifiques dont l'ensemble compose le domaine de la science des peuples.

Ce n'est pas une tâche facile que de s'essayer à une classification des sciences. Toute classification de ce genre repose sur une certaine théorie de la connaissance. Il faut répondre à des questions comme celles-ci: faut-il diviser les sciences en sciences qui recherchent les lois et en sciences historiques, ou en sciences de la nature et sciences de l'esprit, ou en sciences de la nature et sciences de la civilisation? Ou, pour prendre les cho-

ses dès le début: qu'est-ce qu'une loi? qu'est-ce qu'un instinct? qu'est-ce qu'une civilisation? Où est la limite entre la civilisation et la nature? qu'est-ce que l'histoire? N'y a-t-il de lois que dans le domaine de la nature, et que penser des lois dites historiques p. ex. dans le domaine de la vie sociale? N'y a-t-il de civilisation que dans la vie humaine, ou bien le travail de l'oiseau qui se construit un nid, la constitution de la fourmilière, certains actes par lesquels les animaux se procurent leur nourriture etc. sont-ils de la civilisation?. La science historique n'est-elle que descriptive, ou est-elle aussi l'étude de l'évolution? Et la civilisation a-t-elle seule son histoire, ou y a-t-il une histoire de tout ce qui s'est formé et développé, que ce soit nature ou civilisation?

Ce sont là des questions qui, si on voulait essayer d'y répondre, suffiraient et ont suffi à remplir des volumes, et les réponses diffèrent selon les points de vue où l'on se place. Quiconque s'essaie à une classification des sciences s'aperçoit bientôt que ce n'est pas chose facile que de placer chaque branche de travail scientifique, pourvue d'une étiquette, dans un casier déterminé. Et c'est spécialement à ce domaine qu'on peut appliquer la formule πάντα ῥεῖ, car tout y est vraiment instable: chaque discipline a son centre, mais elle rayonne sur les autres, et les domaines de chacune s'entrecoupent de façon à défier tout essai de classification. La connaissance est une, mais on peut chercher à l'atteindre en partant de points de vue différents et par des voies différentes.

Si pourtant je veux faire ici un modeste essai de propositions visant à éclaircir et à délimiter les notions, ainsi qu'à affermir la terminologie en ce qui concerne le domaine et l'objet des sciences ethniques, il est évident que je n'ai pas l'intention de me lancer dans les grandes questions de principe dont j'ai parlé tout à l'heure. Je ne prendrai ma tâche que dans un sens essentiellement pratique, bien que, comme il est naturel, les idées personelles de l'auteur sur les problèmes de la connaissance puissent transparaître dans une certaine mesure derrière cet exposé.

La science des peuples est naturellement une branche de la science ou plus exactement du groupe de sciences qui traite de l'homme. Cette science de l'homme, au sens le plus large du mot, est celle à laquelle p. ex. MM. Brinton et Haddon proposent de donner le nom d'»anthropologie«, qui par suite ne doit pas être confondu avec l'anthropologie dite physique ou anthropographie, qui fait l'étude comparative des caractères somatiques distinctifs de l'homme, ou de ce qu'on appelle les caractères des races. L'»anthropologie« se divise d'après M. Haddon en deux groupes de sciences, dont l'un étudie l'homme en tant que tel, tandis que l'autre étudie l'homme dans ses rapports avec les autres hommes, ou en d'autres termes l'homme comme membre d'une société. Dans le premier groupe rentrent des branches telles que l'anatomie comparée (somatologie), la physiologie, la psychologie, la théorie de l'évolution, la paléontologie, la classification et la diffusion des races. M. Brinton a proposé de ranger ces sciences et les sciences analogues sous la dénomination commune de »somatologie«; la »somatologie« serait donc, d'après ses propositions, »l'anthropologie physique et expérimentale«. Les auteurs anglais, de leur côté, emploient de préférence le nom d'»anthropographie«, mais s'opposent à l'emploi dans ce sens d'un terme tel qu'anthropologie physique qui leur semble lourd, et encore plus à l'emploi du mot »anthropologie« pour désigner exclusivement les sciences appartenant à ce premier groupe, parce qu'on manquerait alors d'une dénomination commune convenable pour les deux groupes. Le second groupe des sciences anthropologiques serait »l'ethnologie«, l'étude comparative des différents groupements humains.

On peut certainement approuver cette répartition dans ses traits généraux. On voit bien, il est vrai, que, si on envisage les diverses sciences appartenant à ces deux groupes, le point de départ, »l'homme«, n'apparaît pas toujours nettement: c'est ainsi que l'»anatomie comparée« peut sembler être tout autre chose qu'une science anthropologique. En tout cas nous avons le droit de poser aussi un point central de ce genre pour la classification d'un groupe déterminé de sciences. Mais il y a, au point de vue théo-

rique, d'autres côtés attaquables dans cette division. M. Haddon cite entre autres, parmi les sciences rentrant dans le premier groupe, l'anatomie comparée (somatologie), la physiologie et la psychologie, et dit qu'on a proposé en Amérique de ranger ces disciplines et d'autres semblables sous la dénomination commune de »somatologie«. Mais il ne pense sans doute pas que la »psychologie« doive être rangée dans la »somatologie«. Et, tandis que M. Haddon, à cette occasion, compte la »psychologie« au nombre des sciences du premier groupe, il présente à la fin de son article, sous la forme d'une espèce de schéma des rapports des sciences anthropologiques, trois disciplines: l'anthropographie, à laquelle appartiennent surtout les sciences qui étudient la constitution corporelle de l'homme, l'homme comme animal (*homo* ou *anthropos*), l'ethnologie, dans laquelle rentrent les sciences qui traitent de »l'homme en société« (*socius*) et la psychologie, terme qu'il doit évidemment entendre dans un sens quelque peu différent de ce qu'il entendait plus haut. Cette division se fonde déjà sur un tout autre principe que la précédente; et on doit encore se demander si la première division est exactement définie quand on a dit que le premier groupe de sciences traite de l'homme en tant que tel, le second de l'homme dans ses rapports avec les autres hommes, ou de l'homme comme membre d'une société. Déjà l'anthropologie physique ou anthropographie traitera à certains égards de l'homme dans ses rapports avec ses congénères; mais c'est surtout le cas pour la psychologie, s'il faut la ranger parmi les sciences du premier groupe. De quelque façon qu'on envisage la notion de »psychologie ethnique«, on est bien obligé de reconnaître qu'il y a un bon nombre de phénomènes psychologiques qui tiennent à ce que l'homme est membre d'un groupe social.

Je serais donc porté à croire que, dans la mesure où cette division en deux groupes peut être approuvée (la division en trois groupes qu'indique M. Haddon à côté de la première manque, à mon avis, de principe commun de division), le principe en serait une division en »sciences de la nature« et »sciences de la civilisation«. Les disciplines qui forment le premier groupe, et que l'on

peut ranger sous la dénomination commune d'anthropographie, comprennent l'histoire naturelle de l'homme. La meilleure division de ce groupe en répartirait les sciences en deux catégories: la somatologie, comprenant les sciences qui traitent du corps humain, et entre autres des caractères somatologiques qui constituent ce qu'on appelle les races, c. à d. distinguent certains groupes d'hommes par opposition à d'autres; et d'autre part la psychologie, la science qui traite des manifestations, des formes et des lois de la vie de l'âme. Le deuxième groupe serait constitué par l'ethnologie ou science des peuples au sens le plus large du mot. Ce serait la science de la civilisation que l'homme a créée en tant que membre d'un groupe social (famille, clan, peuple).

Ce que j'entends ici par civilisation, c'est l'ensemble de l'activité par laquelle l'homme a réussi dans certaines limites à dominer la nature, et cette activité a toujours été une activité sociale. C'est précisément en définissant l'ethnologie comme la science de la civilisation fondée par l'homme vivant en société qu'on peut, à mon sens, délimiter de la meilleure manière l'ethnologie, son but et son objet par rapport aux autres sciences. L'ethnologie se borne en pratique à l'étude de la civilisation dite primitive, et laisse expressément à la science connue sous le nom d'histoire de la civilisation le soin de continuer son œuvre. Mais cette délimitation ne répond pas à l'essence même de ces sciences. Il est naturel que l'ethnologie cherche en premier lieu à trouver les racines les plus profondes de la civilisation humaine; mais en descendant l'histoire, nous ne pouvons apercevoir de véritable limite entre la civilisation primitive et les civilisations plus avancées.

Quant à la »psychologie ethnique» ou »psychologie des groupes», c'est à mon avis une notion confuse. Comme je l'indiquais tout à l'heure, un assez grand nombre de manifestations psychologiques proviennent de ce que l'homme est membre d'une société, et de plus les phénomènes de la vie psychique sont dans une large mesure communs à tous les hommes; en ce sens on pourrait donc dire que toute psychologie est »psychologie de groupes».

D'autre part les phénomènes psychologiques ne peuvent être constatés que chez les individus — la psychologie n'a pas d'autre objet que l'individu, et en ce sens on peut dire que toute psychologie est psychologie individuelle. A mon sens, il y a lieu de ranger la psychologie, conçue comme une étude des manifestations de la vie psychique, dans le premier groupe, parmi les sciences »anthropographiques»; quant à la »psychologie des groupes», dans la mesure où elle est une étude des manifestations de la vie sociale, c'est de l'ethnologie qui recourt à la psychologie comme science auxiliaire. C'est dans l'ethnologie que je voudrais essentiellement faire rentrer p. ex. les études que renferme la Völkerpsychologie de Wundt.

Par ses méthodes et son but l'ethnologie est, comme les sciences inductives en général, ou bien d e s c r i p t i v e en tant qu'elle dépeint les conditions d'existence des peuples sans tirer de conclusions relative à leurs origines, ou bien h i s t o r i c o-g é n é t i q u e en tant qu'elle part des matériaux disponibles pour en tirer des conclusions sur le développement et l'origine des conditions régnantes à une époque donnée. Cette seconde catégorie de recherches doit naturellement citer les matériaux qui servent de base aux conclusions, et la partie génétique s'appuie par suite sur une partie descriptive. Je ne vois pas pourquoi il y aurait besoin d'un terme spécial pour l'ethnologie descriptive, pas plus que dans d'autres sciences, la linguistique et les sciences de la nature, on n'a senti le besoin de dénominations spéciales pour la partie descriptive et la partie génétique de ces sciences. Le terme d'»ethnographie» doit être réservé pour d'autres objets.

Si on envisage les objets de l'ethnologie, la première division qui s'offre est basée sur les groupements humains qui constituent l'objet des recherches. L'ethnologie peut à ce point de vue être une e t h n o l o g i e g é n é r a l e, qui se propose d'embrasser à la fois tous les peuples du globe dont l'existence est connue, ou bien une e t h n o l o g i e s p é c i a l e qui borne son étude à un objet plus limité: groupe de peuples, peuple, tribu, ou même simplement population d'une région déterminée. Il est naturel que l'ethnologie générale, ce qu'en allemand on appelle *Völker-*

kunde, soit généralement en même temps génétique; mais ce n'est pas nécessaire, car elle peut tout aussi bien être descriptive. De même l'ethnologie spéciale peut être génétique ou historique quand elle élucide le développement des conditions d'existence d'un groupe plus ou moins étendu, l'explication de l'évolution étant donnée par des termes de comparaison tirés soit du groupe étudié lui-même soit d'autres groupes. Il n'y a pas non plus de différence de valeur scientifique entre l'ethnologie générale et l'ethnologie spéciale. Une étude d'ethnologie générale peut n'être ni scientifique par sa méthode, ni exacte au point de vue des matériaux; une étude restreinte à un groupe spécial peut être d'une méthode excellente, reposer sur des matériaux sûrs et de grande valeur, et conduire même à des résultats généraux. Ce qui détermine la valeur des recherches, c'est incontestablement la qualité de la méthode et des matériaux. On pourrait sans aucun doute se contenter des termes indiqués ci-dessus d'ethnologie générale et spéciale, autant qu'on a besoin de distinguer ces disciplines l'une de l'autre. Il serait tout à fait superflu de gaspiller le terme d'»ethnographie» pour désigner l'ethnologie spéciale. A mon avis il n'y aurait pas lieu non plus d'employer ce terme pour désigner la science qui traite de la diffusion géographique des peuples; il est préférable d'appeler cette discipline »ethnogéographie».

Au point de vue de son objet, l'ethnologie peut aussi être divisée, non d'après les peuples dont elle traite, mais d'après les conditions d'existence qui sont l'objet de son étude, ou peut-être mieux d'après les produits de la civilisation qui constituent les matériaux de l'ethnologie.

Dans les manifestations de la civilisation, qui constituent les matériaux des recherches ethnologiques, nous pouvons distinguer trois catégories principales: 1) les produits *matériels* ou concrets de la civilisation; 2) les *mœurs*, les *coutumes* et les *institutions*, et 3) les productions *de l'esprit* proprement dites.

Toute civilisation est naturellement dans son essence un produit de l'esprit; mais certains des produits de la civilisation

sont des objets matériels, palpables, et la branche de l'ethnologie qui étudie ces manifestations de la civilisation matérielle a sa méthode, donnée par la nature des matériaux, la méthode dite typologique. Cette discipline a pour objet d'études l'activité matérielle de l'homme en société (trouvaille de la nourriture, allumage du feu, préparation des mets, chasse, pêche, élevage, agriculture, industrie etc.), ainsi que les outils nécessaires à tout travail, les armes, l'habitation et son ameublement, les costumes et ornements (y compris le tatouage, les peintures corporelles, la coiffure, les mutilations corporelles) et les produits des arts plastiques (dessins, peintures, sculptures), enfin tous les objets appartenant à l'exercice du culte — en tant qu'il s'agit de leur forme et de son évolution —, que ces objets rentrent dans cette dernière catégorie ou dans une autre. C'est précisément pour cette branche de l'ethnologie, l'ethnologie matérielle ou concrète, que je voudrais voir réserver la dénomination d'e t h n o g r a p h i e, d'autant plus que ce nom a déjà été souvent employé avec cette signification. L'»ethnographie» entendue en ce sens peut être aussi bien descriptive que génétique, indépendamment de l'extension du groupement humain qu'elle prend pour objet d'études.

D'après cette conception, l'a r c h é o l o g i e sera l'ethnographie de l'antiquité, dont les sources sont les objets directement conservés de l'antiquité et surtout de l'époque dite préhistorique. L'archéologie et l'ethnographie se complètent naturellement l'une l'autre. L'archéologie peut projeter une vive lumière sur les manifestations matérielles de la vie actuelle des peuples; mais d'autre part l'ethnographie des peuples modernes peut éclairer la vie des temps préhistoriques. Les produits de la civilisation matérielle qu'on trouve actuellement peuvent être la continuation de produits de l'antiquité, construits d'après des modèles anciens conservés jusqu'à nos jours ou tirés de formes issues de ces modèles; en particulier les produits du travail manuel et les procédés employés dans les métiers du peuple ont souvent pu conserver jusqu'à notre époque les traditions de l'antiquité. De plus la civilisation embryonnaire des peuples dits primitifs peut contribuer à éclairer vivement les stades les plus anciens de l'évolution

de la civilisation humaine. M. Haddon cite une opinion du vice-amiral sir Cyprian Bridge: »si une partie seulement du temps et du travail intellectuel dépensés pour éclaircir des points obscurs de l'histoire de l'Egypte, de la Mésopotamie, de la Grèce et de l'Italie, et aussi de l'ancienne Bretagne avait été employée à des recherches systématiques sur les peuples encore vivants dans les îles des mers du Sud, on aurait sûrement pu obtenir des résultats bien plus abondants, et la somme de nos connaissances serait bien plus considérable qu'elle ne l'est actuellement». Tout en rappelant le danger de conclusions exagérées ou vicieuses, il faut reconnaître qu'il y a beaucoup de vrai dans cette opinion: employée avec critique, la connaissance des civilisations primitives actuelles peut vivifier le squelette que l'archéologie moderne met au jour par ses fouilles.

Les coutumes et institutions tiennent en quelque sorte le milieu entre les productions matérielles et intellectuelles de la civilisation. L'étude de ces conditions ne peut trouver de complément semblable à celui que fournit l'archéologie à l'ethnographie, car il n'y a pas de fouilles possibles dans ce domaine; seules les représentations figurées qui nous sont parvenues des périodes anciennes peuvent conserver des souvenirs de coutumes anciennes. Les matériaux d'une étude ethnologique sont ici essentiellement les coutumes et institutions qui se sont conservées jusqu'aux époques postérieures, jusqu'à la nôtre même, et qui sont souvent la continuation de coutumes et d'institutions anciennes. Une étude comparative méthodique, surtout si on embrasse les mœurs et institutions des peuples dont la civilisation remonte aux mêmes sources, peut élucider la nature primitive des coutumes et des institutions, et peut-être aussi leur origine. Outre qu'elles constituent en elles-mêmes une partie importante de la vie primitive des peuples, leur explication jette une grande lumière sur les débuts de la culture intellectuelle des peuples et sur les conceptions qui sont à la base des mœurs. Mais surtout leur étude permet d'aborder celle des débuts et de l'origine des sociétés humaines et l'évolution des manifestations de la vie sociale des hommes; en d'autres termes les cou-

tumes populaires et les institutions sont une source importante de faits qu'utilise la branche de l'ethnologie qu'on appelle sociologie.

La question des rapports entre l'ethnologie et la sociologie est discutée p. ex. par M. Haddon dans l'article: »Etnology: its scope and problems» que je citais plus haut. L'auteur remarque que certains savants font de l'ethnologie une branche de la sociologie; d'autres regardent au contraire la seconde comme rentrant dans la première, et quelques-uns regardent les deux mots comme ayant le même sens.

M. Haddon estime que la meilleure manière d'échapper aux difficultés est de reconnaître ouvertement qu'il n'y a pas de limite tranchée entre ces deux sciences. Il essaie cependant de montrer par quelques exemples pratiques la différence entre ces sciences. »Il est probable», dit-il, »qu'il y a peu de sociologues qui regarderaient les outils, les bateaux ou les habitations comme rentrant dans leur domaine; mais l'ethnologiste est d'un autre avis. Il ne regarde pas ces objets seulement comme des organes de préhension plus développés de l'individu, du même genre que des pieds ou une carapace, mais comme des organes de l'homme en tant que membre de la société, à l'aide desquels il vit en société et agit sur ses semblables. C'est donc avec pleine raison que l'ethnologiste s'occupe à certains égards de ces objets, en expliquant que chaque outil, chaque bâtiment a son histoire propre, et en cherchant par des études assidues à montrer où et comment ces objets ont été inventés, et pourquoi leur forme et leur ornementation a varié. Des questions telles que l'avantage que présente le métal sur la pierre, ou tel métal sur tel autre, ou la supériorité de l'arc et de la flèche sur l'épieu pour certains usages, ou l'influence qu'ont exercée le canot ou un bâtiment communal sur les conditions sociales ne concernent pas seulement l'ethnologiste; car l'influence exercée par une arme supérieure, un canot, un bâtiment communal sur la société elle-même peut être très profonde, et tous les sociologues reconnaissent le lien étroit qui existe entre l'industrie d'un peuple et sa vie sociale».

Mais de semblables explications n'expliquent cependant pas grand chose, et M. Haddon arrive à la fin de son article à un autre résultat: l'ethnologie et la sociologie sont pour lui deux termes identiques; il dit expressément: »l'ethnologie, ou, comme on peut l'appeler avec d'aussi bonnes raisons, la sociologie ('l'histoire naturelle de la vie sociale', comme l'appelle le Dr A. H. Post)».

Si on regarde la sociologie comme la science des phénomènes sociaux, et qu'on entende ceux-ci dans le sens le plus large possible, on peut vraiment y faire rentrer toute l'ethnologie ou au moins une partie importante de l'ethnologie, car au fond toute civilisation humaine est un phénomène social. Mais si on regarde la sociologie comme une science qui traite du développement des manifestations de la vie sociale, étudiant la formation des sociétés humaines et expliquant leur développement, nous ne pouvons nous empêcher de trouver que la sociologie est une branche de l'ethnologie au sens le plus large du mot, car l'étude de la formation et du développement de la société rentre dans l'ethnologie, de même que l'étude de l'origine et de l'évolution des coutumes populaires et des institutions en général.

Le troisième groupe de matériaux qu'étudie l'ethnologie est constitué par les productions intellectuelles, le langage et les traditions conservées à l'aide de la langue et qui ont surtout revêtu la forme du langage.

La science du langage est une discipline rentrant aussi dans le groupe des sciences qui font partie de l'ethnologie au sens le plus large du mot, bien qu'elle soit en même temps bien délimitée par rapport aux autres sciences ethnologiques. Plusieurs des problèmes qui se posent en linguistique sont importants pour tout ethnologiste: l'origine du langage, son essence, son importance dans la formation des groupes ethniques; en outre, à côté de la langue parlée, on doit étudier le langage par signes, et la fixation par des signes visibles du langage ou de la pensée. En outre le langage peut être directement employé comme source dans l'étude du développement de la civilisation.

L'étude scientifique du langage et en général des productions mises sous la forme du langage peut en effet poursuivre deux buts différents: l'objet des recherches peut être soit la langue en elle-même, c. à d. la langue en tant que moyen de communiquer des pensées et des représentations humaines, soit la langue en tant que source de la civilisation.

L'étude de la langue en elle-même peut être faite au point de vue de la structure de la langue: on recherche comment et par quels moyens la langue fonctionne pour exprimer les pensées et les représentations, comment elle exprime ce qu'on appelle les catégories grammaticales: nombre, temps, rapports etc., (linguistique descriptive). L'étude peut aussi être faite au point de vue de l'évolution de la langue: on recherche comment la langue se modifie, comment s'est constitué l'état de la langue à une époque donnée (linguistique historico-génétique). A côte de ces deux branches d'étude a cherché à se développer une nouvelle branche d'étude, encore en voie de développement et de contenu encore contesté, qui prend pour objet les formes stylistiques du langage; cette discipline étudie la langue au point de vue de sa valeur émotive, de l'impression esthétique que produit sur nous la forme linguistique (linguistique stylistique).

Cette dernière discipline se rapproche déjà de l'autre branche principale de la science du langage, celle qui étudie la langue et les productions du langage au point de vue de leur valeur culturelle, c. à d. la langue en tant que source de la civilisation. Le langage est déjà en lui-même un produit de la civilisation, une partie importante de la civilisation du groupe linguistique; mais en outre il reflète en même temps la civilisation. La civilisation d'un groupe linguistique à un moment donné peut s'exprimer par le langage; et la connaissance de la langue de cette période nous permet de conclure quels étaient les objets connus alors.

L'étude du langage en lui-même est la linguistique; l'étude du langage et en général des productions du langage au point de vue de leur valeur pour la civilisation est la philolo-

gie: c'est du moins ainsi que je conçois ces notions si discutées de »linguistique» et de »philologie». Ce dernier terme est entendu ici dans un sens plus restreint. Le mot de »philologie» s'emploie aussi (à mon sens d'une façon moins heureuse) dans un sens beaucoup plus large et général, d'après lequel la »linguistique» serait une branche de la »philologie» (c'est ainsi que le terme est compris p. ex. dans des collections comme le Grundriss der germanischen Philologie, le Grundriss der romanischen Philologie etc.). Le professeur suédois Adolf Noreen, dans son grand et génial ouvrage »Vårt språk» (Notre langue), présente (I, 44-45) une conception des rapports de la linguistique et de la philologie à peu près semblable à celle que j'exprime ici; il ajoute qu'»on peut estimer que la linguistique est à la philologie à peu près comme la botanique proprement dite (théorie des plantes en tant que telles) à l'horticulture (science des plantes cultivées dans les jardins), à l'agriculture (science des céréales et autres plantes nutritives), à la pharmacognosie (science des plantes médicales) et autres parties de la botanique appliquée. C'est pourquoi p. ex. une note de cordonnier peut au point de vue linguistique, mais absolument pas au point de vue philologique être aussi importante, ou même plus importante qu'une épigramme spirituelle, et de même un registre foncier par rapport à un drame, si beau que soit ce dernier». Je ne puis pas trouver heureuse la comparaison avec les sciences appliquées; elle montre que Noreen et moi n'envisageons peut-être pas en définitive le rapport de ces deux scienees du même point de vue. A mon avis la philologie, au sens plus étroit où je l'entends ici, prend pour objet un autre aspect des matériaux que la linguistique. La note de cordonnier peut être prise aussi bien du côté philologique comme du côté linguistique: elle peut en effet être étudiée au point de vue des conditions de civilisation qu'elle reflète (de même qu'on emploie p. ex. la correspondance commerciale en vieux babylonien comme signe de la civilisation de l'époque). L'intérêt philologique que présente un produit linguistique donné dépend naturellement dans chaque cas du domaine ou de l'aspect de la civilisation qu'on envisage.

Les traditions populaires, dans la mesure où elles ont revêtu la forme du langage, constituent une branche des productions linguistiques, qui font tout particulièrement l'objet des études de la philologie. Dans cette science on peut distinguer quatre groupes principaux d'objets: les croyances populaires: conceptions populaires des êtres surnaturels et de la dépendance où l'homme est de ces êtres; morale populaire: sentiment qu'a le peuple de ce qu'il faut considérer comme juste et injuste; science populaire: conceptions populaires de la structure de la terre, connaissances, basées sur l'expérience populaire, de la nature et des phénomènes naturels, des saisons etc. (dans cette catégorie rentre aussi le système métrologique etc.); productions de l'imagination populaire. Bien que ces catégories puissent théoriquement être distinguées les unes des autres, les croyances, la morale, la science populaires et les œuvres de l'imagination du peuple sont souvent fondues et comme cristallisées sous la forme du langage, sous le vêtement de la poésie, ou plus exactement de la littérature, soit sous la forme rythmique ou poétique, soit sous la forme de la prose. Ces traditions populaires sous la forme linguistique constituent ce qu'on appelle généralement chez nous »poésie populaire«; mais cette dénomination est cependant trop étroite. Le nom allemand de *Volkslitteratur* est meilleur; et, sans vouloir discuter ici la question compliquée de savoir ce qu'est la »littérature«, je me bornerai à dire que, à mon avis, le mot de »littérature« ne doit pas être employé dans un sens si étroit qu'il ne comprenne que des productions écrites, ou seulement de la poésie. On a aussi employé, pour désigner la même chose que ce qu'on entend par Volkslitteratur, le terme de *folklore*, c. à d. pour les conceptions populaires traditionnelles qui revêtent une forme linguistique donnée par le peuple lui-même.

Il est regrettable que le mot de »folklore« s'emploie en même temps dans des sens plus étendus et très différents de celui-là. Quand il a fait son apparition au milieu du siècle dernier, on entendait par là tout ce que comprend le terme français de »traditions populaires«, donc les croyances populaires, la morale populaire, la science populaire, les produits de l'imagination populaire,

réunis sous une même dénomination, qu'ils fussent ou non exprimés formellement sous la forme linguistique de la »littérature populaire»; on employait même le mot en partie dans un sens encore plus large, en y faisant rentrer aussi les mœurs et coutumes populaires. En même temps qu'on appelait folklore tous ces matériaux, on a entendu aussi sous ce nom la science qui les étudie. En Allemagne on a récemment commencé à employer dans le même sens et de la même manière le terme de *Volkskunde*.

M. Haddon donne une explication singulière du rapport entre le folklore et les autres branches de l'ethnologie. »Le folklore», dit-il, »entretient avec la science comparative des coutumes et des représentations religieuses le même rapport que l'archéologie avec l'ethnologie; la seule différence est que l'archéologie se meut dans le domaine matériel, ce qui n'est pas le cas du folklore; celui-ci peut donc être appelé une archéologie psychique». Il m'est impossible de me rallier à cette opinion. De même que les objets matériels qu'étudie l'ethnographie ne proviennent pas directement des époques anciennes, mais sont des continuations de ces objets anciens, soit copies de modèles conservés, soit formes dérivées de ces objets, et que les coutumes actuelles sont des continuations des coutumes anciennes, de même les traditions populaires ne sont que la continuation de traditions anciennes; elles ne se sont donc pas conservées directement et en tant que telles, comme les objets archéologiques, et ne peuvent donc être comptées comme monuments contemporains de ces époques. Nous ne pouvons mettre au jour par des fouilles les productions de la littérature populaire des époques anciennes tels qu'ils se sont présentés alors, non plus que les coutumes. Par suite nous n'avons pas, pour la science qui recherche dans les traditions populaires actuelles la continuation de traditions anciennes, de science parallèle jouant un rôle analogue à l'archéologie par rapport à l'ethnographie, science des objets matériels actuels; et le folklore lui-même peut encore moins servir de science parallèle pour la science des coutumes populaires.

Pour mon compte je souhaiterais que la dénomination de »folklore» fût restreinte aux manifestations des traditions populaires qui revêtent la forme du langage, c'est à dire aux productions de la littérature populaire. On pourrait aussi employer comme terme plus général celui de »traditions populaires», dont un bon équivalent est le terme de *folkeminder*, *folkminnen* qui s'est récemment répandu en Scandinavie. Le besoin d'une notion comme celle de Volkskunde me semble dans une certaine mesure douteux; en tout cas le terme est trop vaste, parce qu'il pourrait tout aussi bien convenir à désigner l'ethnologie dans son ensemble. Pour l'étude des croyances populaires, la meilleure dénomination serait à mon avis celle de science des religions; l'appellation de »mythologie» devrait être laissée de côté comme prêtant à l'équivoque, ou bien il faudrait entendre le terme de »mythe» dans un sens bien différent de celui où on l'entend actuellement.

Ce n'est ni le lieu ni le moment d'entrer dans un examen plus approfondi de la question de savoir ce qu'on devrait appeler mythe, des rapports du mythe à la religion et des relations réciproques de la religion et de la magie. J'espère pouvoir revenir une autre fois sur ce sujet, qui me semble mériter à lui seul une conférence. Tout nous montre seulement combien les sciences dont il a été question ici sont récentes sous leur forme actuelle, comment les notions et leurs limites sont encore imprécises.

En même temps nous voyons que l'ethnologie au sens le plus large du mot suffit, comme dénomination d'ensemble, pour désigner les sciences qui figurent au programme de cette société. Le fait que des peuples déterminés parlent à l'heure actuelle une langue finno-ougrienne issue de la langue primitive commune suffit à nous assurer que ces peuples ont hérité et se sont transmis, des époques où ils parlaient une langue commune, d'autres facteurs de civilisation que leurs langues. En étudiant cette civilisation, dont la langue est un aspect, mais qui s'étend à tous les domaines de la vie ancienne, nous voulons apporter

une contribution à la connaissance de l'histoire de l'homme dans sa lutte pour dominer la nature et s'élever à la civilisation.

C'est une grande somme de travail que la science devra fournir avant de pouvoir soulever le voile de mystère qui cache la naissance et l'origine du présent. Peut-être ce résultat ne sera-t-il jamais complètement atteint; mais nous avons meilleur espoir de nous rapprocher au moins du but quand les points de départ des recherches se multiplient et que de chaque côté on s'avance aussi loin qu'on peut. Quand la science recueille, en vue de conclusions historiques et génétiques, des matériaux ethnologiques tirés des différents groupements humains, et essaie dans l'exposition de chacun de ces groupes de pénétrer jusqu'aux derniers résultats attingibles, on peut espérer qu'en comparant entre eux ces résultats obtenus dans les divers domaines on sera conduit encore plus loin dans la connaissance de l'homme primitif et de sa lutte pour se créer une civilisation.

Nous nous rendons ainsi compte que ce travail, pour aboutir à un résultat autant qu'il est possible, doit avant tout se faire par la voie des *recherches méthodiques de détail*. On étudiera des groupes détachés, mais en observant exactement les besoins actuels et futurs de la science historique et génétique, et sans jamais perdre de vue les buts généraux de la science.

Nous ne pouvons douter que l'étude des peuples parlant les langues finno-ougriennes ne doive apporter à l'ethnologie des contributions précieuses. Mais nous pouvons attendre encore davantage de ces recherches quand il s'y joindra l'étude ethnologique des Samoyèdes, que la Société a mis sérieusement à son programme en envoyant deux jeunes chercheurs en mission chez ces peuples. La démonstration scientifique de la parenté des langues finno-ougriennes et samoyèdes permet à l'ethnologie finno-ougrienne de plonger plus avant dans la nuit de l'antiquité que nous ne pourrions le faire à l'aide de cette ethnologie seule. En continuant dans cette voie nous apporterons certainement une contribution importante à l'ethnologie générale et à l'anthropologie en général.

Notre travail, celui de la génération présente doit en grande partie être un travail de collection de matériaux. »Notre devoir évident et immédiat», dit M. Haddon — et là-dessus je suis entièrement d'accord avec le célèbre savant —», est de sauver pour la science tout ce qui menace de disparaître. Ce devrait être le mot d'ordre de notre époque. Il serait difficile de montrer une tâche scientifique qui méritât davantage l'appui des organisations scientifiques». Une génération postérieure aura, comme le remarque M. Haddon, tout le loisir de travailler à expliquer les matériaux recueillis par nous. Mais c'est à la génération actuelle, et exclusivement à elle qu'est réservé le travail de sauver de la ruine des matériaux sans lesquels l'ethnologie ne saurait atteindre son but.
